

Catégorie B – 3^e prix

Renée Leybe

LES MOTS AVIDES

Ce matin-là encore, Martin s'éveilla aux aurores et se mit à son ordinateur. Il avait toujours rêvé d'être écrivain, et bien que son travail de traducteur lui apportât quelque satisfaction, ce n'était jamais son nom qui était inscrit sur le livre.

Ce matin-là, il ajouta quelques lignes au roman sur lequel il travaillait depuis un an. C'était l'histoire d'un homme dévoré par sa passion, au point que sa femme le quittait, il perdait son travail, ses amis, son monde s'écroulait. Il savait de quoi il parlait : sa femme l'avait quitté parce qu'il avait décidé de donner tout ce qu'il possédait à l'écriture. Elle jugeait qu'il devait vivre de manière plus réaliste. Lui, au moins, contrairement à son héros, avait gardé quelques amis, mais personne, hormis lui, ne croyait vraiment à son possible succès.

Il étouffa un soupir d'agacement. Il était en colère contre lui-même car il pataugeait depuis des semaines. Il n'avait pas de temps à perdre. Son travail de traducteur lui en prenant beaucoup, il avait décidé que s'il ne terminait pas cette fois son roman en un an, il arrêterait complètement d'écrire.

Il regarda sa montre : cela faisait trois heures qu'il planchait sur le même paragraphe, ne sachant par où le prendre. On sonna à la porte. Il alla voir : c'était le postier avec un colis à son nom. Il signa, referma la porte et ouvrit le colis. C'était un manuscrit. Encore un roman qu'on lui demandait de traduire. De colère, il jeta le manuscrit sur son bureau et s'en alla se faire un café. Puis, il reprit son travail. Mais il était tellement énervé qu'il ne cessait de jeter des coups d'œil menaçants au volume devant lui. Puis, pris d'un sentiment subit de défaitisme, il ouvrit le manuscrit et se mit à le lire. Très vite, il fut pris dans le tourbillon des personnages, de leurs émotions, de leur psychologie. Ceux-ci étaient si bien décrits qu'on avait l'impression de les voir, là

devant nous. C'était un polar. Exactement le genre qu'il aurait aimé écrire s'il ne trouvait pas ça si difficile. Il se passa la main dans les cheveux, geste qu'il faisait toujours quand il était excité par quelque chose. Par tous les diables, l'auteur était bon ! Une petite pointe de jalousie fit face en lui, et il regarda le billet qui accompagnait le manuscrit. Peut-être les mots de Pierre Cardin, l'éditeur pour lequel il travaillait, lui donneraient quelques renseignements sur l'auteur. Etrange d'ailleurs qu'il ne lui ait pas donné un coup de fil et qu'il ait envoyé directement le manuscrit chez lui. A sa grande surprise, ce ne fut pas un mot de Pierre, mais une lettre de l'auteur à l'éditeur qu'il lut. L'auteur s'était-il trompé d'adresse, ou avait-il voulu prendre un raccourci en adressant son manuscrit à quelqu'un proche de l'éditeur ? C'était donc à lui de faire le pont ? Il n'était pas d'humeur à servir les intérêts de quelqu'un d'autre quand lui-même ne pouvait aligner deux mots. Il jeta le manuscrit à la poubelle et s'en alla se préparer à aller travailler.

Il était un temps où il travaillait à domicile. Mais maintenant, hormis pour Pierre, il travaillait comme traducteur pour une galerie d'art et c'était intéressant d'avoir les peintures sous les yeux et le directeur de la galerie à côté au cas où il aurait besoin d'un éclaircissement. Ce travail ne lui plaisait qu'à moitié mais il lui permettait de gagner son pain. Comme il était un bosseur né, il travaillait d'arrache-pied, et le directeur de la galerie était plus que satisfait de sa performance. Mais une raison pour laquelle il était souvent un peu nerveux était que les artistes fréquentant cette galerie avaient atteint leur but. Ils n'étaient pas des artistes amateurs comme lui.

Une autre raison qui ajouta à sa nervosité habituelle ce jour-là était que ce soir-là, il devait dîner chez des amis. Sa femme serait là. Il avait eu peur d'avoir l'air con en demandant si elle serait accompagnée. Lui, il n'avait personne. Il était trop occupé à écrire pour rencontrer quelqu'un. Du moins à essayer.

Mais qu'est-ce qu'il avait fait ? Mais qu'est ce qu'il avait donc fait ? Il n'aurait pas pu être plus stupide. Il avait cédé à l'orgueil.

Sa femme était venue accompagnée. L'homme, André -il n'arrivait pas à oublier son prénom- était grand, beau, gentil. Pas tout son contraire, mais tout de même un peu. Il avait été choqué. Même dans ses cauchemars les plus fous, que sa femme soit avec un autre que lui, lui semblait totalement incongru, déplacé et ahurissant.

Mais quand il les avait vus en vrai, ça l'avait choqué. Il avait alors fait une bêtise et de taille. Il avait « révélé » qu'il serait bientôt publié. Quelle bêtise ! Toutes les têtes s'étaient tournées vers lui. Et lui, en véritable idiot, en avait rajouté des couches. Cette fois-là ses amis ne s'étaient pas moqués. Personne n'avait pipé mot pendant qu'il décrivait, avec ivresse, un récit de polar. Celui qu'il avait lu ce matin-là justement. Tous semblaient intéressés et l'écoutaient, avides de connaître. Il conclut théâtralement : « si vous voulez connaître la suite, achetez mon bouquin. ». Lui-même ne connaissait pas la suite, il n'avait pas fini le manuscrit. Une fois chez lui, il le récupéra de la poubelle, finit de le lire et incapable de se résoudre à jeter une si bonne histoire, le mit dans un tiroir.

Il espérait que tous oublierait cet épisode. Mais personne n'oublia. A chaque fois qu'il voyait ses amis, ceux-ci lui demandaient des nouvelles de la publication. Cela le rendait de plus en plus amer. Il avait fait de la publicité gratuitement pour quelqu'un d'autre. Sa seule consolation était que lui seul savait combien il était ridicule.

La librairie grouillait de monde. Il était fatigué de signer des autographes. Mais pour la première fois de sa vie, c'était son nom qui était sur la couverture : Arnaud Montignac.

Personne ne savait, et personne n'avait besoin de savoir que ce n'était pas lui l'auteur originel. D'ailleurs, pour lui, il avait grandement contribué au succès du livre. Il avait réécrit l'histoire, coupant par-ci, ajoutant par-là. Aussi se sentait-il très fier de lui et de « son » livre. Sa femme n'était pas revenue mais c'était en bonne voie. Tout irait de nouveau bien dans sa vie.

Levant les yeux, il aperçut deux policiers qui essayaient de se frayer un chemin et pouffa intérieurement. Même les policiers voulaient des autographes d'un polar. Quand ceux-ci arrivèrent à son niveau, ils portèrent la main à leurs ceinturons, prêts à dégainer. Puis un homme qui les accompagnait et qu'il n'avait pas remarqué, car il était en civil lui dit :

– Monsieur Arnaud Montignac, vous êtes en état d'arrestation pour les meurtres de Carine Marchand, Josiane Voucher, Jeanne Senzala et Adeline Dupont. Tout ce

que vous direz pourra être retenu contre vous. Vous avez droit à un avocat commis d'office si vous ne pouvez pas...

Le reste se noya dans un brouhaha énorme. Tous se bousculaient à qui mieux-mieux pour voir.

Il avait été piégé. Il le comprenait maintenant. L'homme qui venait de sortir de la salle de visite de la prison l'avait eu. Il lui avait tout dit, tout raconté : sa passion pour les mots, son incapacité à écrire, sa colère et sa jalousie face à ceux qu'on publiait, sa vie ratée avec sa femme qui était partie avec son enfant juste tout près chez le voisin. A travers son récit, Arnaud se voyait lui-même. Ou du moins ce qu'il était en train de devenir avant d'être emprisonné. C'était lui le vrai meurtrier. Il voulait publier son livre, inspiré des meurtres réels qu'il avait commis. Et il avait choisi Arnaud. Il l'avait rencontré lors d'une soirée littéraire. Par des commérages de femmes qu'il avait entendues en sortant des toilettes, il avait su l'histoire pathétique d'écrivain raté d'Arnaud. Il l'avait espionné, avait choisi son moment, craignant qu'Arnaud résiste à la tentation de publier ce livre sous son nom. Mais heureusement l'avidité était encore de ce monde.

Arnaud ne se traita pas de tous les noms. C'était inutile. Il avait perdu sa vie face au monstre de la littérature et de son avidité.